Nordiques

33 | 2017

La transition des villes nordiques : quelles innovations territoriales en périphérie ?

La ville suédoise : le triomphe de l'*oikos* ?

André Filler

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/nordiques/3020>

DOI : 10.4000/nordiques.3020

ISSN : 2777-8479

Éditeur :

Association Norden, Bibliothèque de Caen la mer

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2017

Pagination : 47-59

ISBN : 978-2-9544654-9-4

ISSN : 1761-7677

Référence électronique

André Filler, « La ville suédoise : le triomphe de l'*oikos* ? », *Nordiques* [En ligne], 33 | 2017, mis en ligne le 07 janvier 2022, consulté le 02 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/nordiques/3020> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/nordiques.3020>

La ville suédoise : le triomphe de l'*oikos* ?

André Filler*

RÉSUMÉ

*Le présent article se propose de dégager des lignes d'évolution de la ville suédoise. Il interroge le particularisme du développement du tissu urbain suédois par rapport au contexte général d'urbanisme européen et scandinave. Après avoir souligné le rôle ambigu de l'agglomération suédoise, juridiquement et administrativement floue, spatialement poreuse par rapport aux zones non urbanisées de la commune, unité administrative en vigueur, sera identifiée la problématique : l'équilibre entre l'esthétique et le social dans la conception urbaine du royaume. Résultat d'urbanisme moderne ou post-moderne, illustration matérielle du modèle social-démocrate ou lieu de tensions et de fonctions atomisées, l'aménagement du territoire urbain en Suède est expliqué en convoquant la notion aristotélicienne d'*oikos* comme une transposition de la métaphore de « foyer », broyant de ce fait la frontière entre « dedans » et « dehors ».*

ABSTRACT

*The aim of this article is to outline the evolution of the Swedish city. It questions the particularity of the development of the Swedish urban tissue in the general context of European and Scandinavian urban planning. The paper insists on pointing out the ambiguous role of the Swedish agglomeration, legally blurred and spatially porous in its relation to the non-urbanized areas of the "kommun", juridically recognized administrative unit. Having taken the specific feature into consideration, the author endeavours to describe the possible balance between of aesthetics and social engagement in Swedish urban design. Is a Swedish city a result of modern or post-modern urban planning, does it remain a material illustration of the social-democratic model, or a mere place of tensions and atomized functions? The article suggests in order to answer these interrogation, to convene the Aristotelian notion of *oikos* as a transposition of the metaphor of "home", thus anihilating the border between "inside" and "outside".*

* André Filler est maître de conférences HDR à l'université Paris VIII.

L'époque contemporaine est celle de crise de modèles : spatiaux, sociétaux, culturels, narratifs, poétiques. Le modèle scandinave n'a pas été épargné par la tendance discursive visant à déconstruire, décrier, dé-modeler ce qui a été encore récemment considéré comme une des plus éminentes réussites du monde occidental : la social-démocratie nordique, et spécialement, sa version suédoise. Inaptitude présumée de s'adapter aux exigences du monde globalisé, perte d'ancrage populaire (bien que le parti social-démocrate soit de nouveau au pouvoir dans le royaume nordique) et transformation des élites du centre gauche en une « nouvelle aristocratie »¹, épreuve identitaire difficilement vécue par l'opinion publique et la société civile émanant des vagues successives de réfugiés extraeuropéens, ayant comme corollaire la montée inquiétante de l'extrême droite – autant de mises en cause, réelles ou imaginaires, fondées ou fantasmées, d'un projet sociétal quasi centenaire. Cette modeste étude cherchera à formuler s'il est légitime du point de vue épistémologique d'identifier la répercussion de ce modèle sur l'organisation urbaine, naguère et aujourd'hui, à l'heure de son épanouissement ultime et celle de sa crise supposée.

Pourquoi la Suède ? Certes, le modèle nordique se retrouva dès l'avènement de la social-démocratie comme force motrice des sociétés scandinaves dans les quatre États, et ce depuis l'indépendance finlandaise et son émancipation de la tutelle russe. Toutefois, c'est précisément dans le domaine de l'aménagement du territoire que des contingences préalables à l'avènement des formations étatiques n'ont pas été les mêmes. Le déterminisme géographique, la nature du paysage et du relief créèrent une différence initiale entre la physionomie urbaine danoise et celle de la Finlande et des deux États péninsulaires. Territoire important à faible densité², climat océanique, asymétrie entre la partie méridionale surpeuplée et surdéveloppée par rapport au Nord du pays, délaissé (*glesbygden*), littoral imposant, avec notamment deux archipels importants (celui de Stockholm et celui de Göteborg) caractérisent la géographie physique et humaine suédoise. Le déterminisme historique conditionne à son tour le fait que la Suède soit le seul État scandinave avec le Danemark à n'avoir jamais perdu l'emprise souveraine sur son territoire actuel (après l'Union de Kalmar et à l'exception de la Scanie). Ces particularismes conjugués justifient notre première hypothèse : l'urbanisme suédois obéit à des lois intrinsèques, partageant, certes un certain nombre d'éléments

1 Voir Anders Isaksson, *Den politiska adeln* [La noblesse politique], Stockholm, Wahlström & Widstrand, 2002.

2 Voir notamment la lecture danoise de « densité » (*taethed*), bien différente de celle proposée par les urbanistes péninsulaires, *Nordisk Ubilex. Ett lexicon över nordisk urbanism* [Dictionnaire d'urbanisme nordique], 19 janvier 2017, [nordiccitynetwork.com] (consulté le 25 février 2017).

structurels et *structurants* avec le Danemark, la Norvège et la Finlande, mais jouissant de sa logique propre³.

Nombre d'auteurs considèrent que l'urbanisme scandinave est né après la seconde guerre mondiale, étant de ce fait concomitant avec l'apogée de l'État providence social-démocrate (*välfärdsstaten*)⁴. Nous soutenons que l'urbanisme scandinave, en général et suédois, en particulier voit le jour dès la fin du XIX^e siècle et le grand tournant de l'industrialisation ayant totalement bouleversé les sociétés et les territoires du Nord de l'Europe. La ville suédoise que nous voyons aujourd'hui serait donc le fruit d'une évolution pensée par les théoriciens, voulue par les décideurs politiques, conçue par les architectes et exploitée par les usagers. Il est certes possible de périodiser cette évolution, d'en identifier des moments de mise en question, des vacillements, des erreurs et des limites. Mais nous tenterons de démontrer que la ville suédoise n'est pas un phénomène post-moderne et que la dynamique urbaine en Suède garde sa linéarité originelle.

Enfin, dans la troisième partie nous proposerons une explication de cette continuité désormais contestée, en convoquant une notion aristotélicienne d'*oïkos*, qui permettrait selon nous à la ville suédoise non pas d'opposer l'*éthique* (le bien-vivre citadin) à l'*esthétique* (le spectacle urbain) – comme le faisait Kierkegaard dans *Enten/eller*⁵ –, mais au contraire de maintenir l'équilibre entre les deux, et résister à l'atomisation des structures urbaines et au conflit de l'homme avec son espace vital.

LA VILLE SUÉDOISE, EXISTE-T-ELLE ?

Juridiquement, il n'y a pas de villes en Suède. La dernière réforme communale de 1969-1974 a aboli l'agglomération urbaine comme unité administrative⁶. Au niveau local, l'ensemble du territoire national en Suède est ainsi divisé en 290 communes, dont chacune comprend un chef-lieu (*centralort*) et un espace adjacent de

3 Lars Nilsson, *Den urbana transitionen. Tätorterna i svensk samhällsomvandling, 1800-1980* [La transition urbaine. [Le rôle] des localités dans la transformation sociétale suédoise, 1800-1980], Stockholm, Stadshistoriska Institutet, 1989, p. 215.

4 Tom Nielsen, « Ethics, Aesthetics and Contemporary Urbanism », *Arkitekturforskning*, 4, 2, 2004, [http://arkitekturforskning.net/na/article/viewFile/237/199] (consulté le 27 février 2017) ; voir également Erik Allardt, *Att Ha, Att Ålska, Att Vara. Om välfärd i Norden* [Avoir, aimer, être. L'État providence dans le Nord], Lund, Argos Förlag, 1975 ou, plus récemment, Göran Hägg, *Välfärdsåren. Svensk historia 1945-1986*, Stockholm, Wahlström & Widstrand, 2005, p. 210-219.

5 Søren Kierkegaard, *Enten/eller* [Ou bien, ou bien], Copenhague, Gyldendal, 1994 [1843].

6 Les communes devinrent l'unité de base à partir du 1^{er} janvier 1971, et sont divisées depuis la dernière réforme en date (2002) en dix catégories par ordre de grandeur, dont les quatre « grandes villes » (*storstäder*), Stockholm, Göteborg, Malmö, Uppsala. Le terme ville appartient au discours administratif, mais à titre exclusivement taxinomique : « *Stadsbegreppet försvunnit år 1971 i Sverige* » (« La notion de "ville" disparut en Suède en 1971 »), Marianne Eriksson, « Tätorter 1960-2005 » (« Localités 1960-2005 »), in *Sveriges officiella statistik* [Statistiques officielles suédoises], MI 38, SM 0703, 2005, p. 4.

nature diverse (périurbaine, semi-rurale, rurale). Contrairement, notamment, au Danemark où le principe organisateur de subdivision communale est essentiellement numérique (population et distance de la frontière administrative au centre, avec en plus le maintien de 88 villes historiques, bénéficiant d'un statut juridique particulier), la commune suédoise est fondée sur le lien dialectique entre le centre urbanisé et la périphérie désurbanisée. Plus le centre est numériquement important, plus le territoire de la commune est considérable, car il faut atteindre le nombre d'habitants proportionnel, ce qu'illustre le décalage visuel perceptible sur toute carte administrative du pays, entre la Suède septentrionale à densité très faible et aux communes à surface importante et la partie méridionale où la taille d'unités communales diminue radicalement et pour ainsi dire à vue d'œil. Nous appelons ce phénomène le *principe de la ramure* : on sait que la surface du système racinaire d'un arbre s'inscrit obligatoirement dans le périmètre formé par son branchage. Juridiquement la campagne dépend de la ville, politiquement la ville dépend de la campagne (qui vote), administrativement les deux entretiennent des rapports de symbiose, la gestion centrale irriguant la périphérie. Enfin spatialement, les rapports se complexifient au fil du temps : la vectorisation historique des zones rurales vers le centre urbain se transforme en un enchevêtrement de flux croisés. D'où notre premier constat paradoxal : *la ville suédoise n'a pas d'être légal et donc n'est plus un lieu de gouvernance*, mais en même temps c'est *l'agglomération centrale qui commande la configuration de l'espace géographique, politique et juridique de la commune*, première unité administrative formelle structurant le territoire national.

Si la ville suédoise n'existe pas *de jure*, existe-t-elle *de facto* ? Empiriquement, il est certain que si l'on suit la définition première de Max Weber, selon laquelle toute typologie d'agglomérations urbaines repose sur un critère partagé de « concentration (au moins relative) d'habitations, une "localité", et non pas des maisons isolées »⁷, il existe des villes en Suède, bien que la volonté politique, comme nous l'avons vu quelques lignes plus haut, chercha à rendre cette définition caduque. Il conviendrait sans doute de préciser que si la définition d'une agglomération du type urbain à valeur administrative, mais guère juridique (bâti concentré avec distance égale ou inférieure à 200 mètres entre habitations, nombre d'habitants égal ou supérieur à deux cents, infrastructures unificatrices à la portée de tout usager) est commune à tous les États scandinaves (la notion de *tätort*⁸ a été adoptée pour

7 Max Weber, *La ville*, trad. de P. Fritsch, Paris, Les Belles Lettres, 2013 [1921], p. 23.

8 *Byområde* au Danemark, *tettsted* en Norvège, *taajama* en Finlande. Le terme se laisse difficilement traduire en français. Signifiant littéralement « lieu serré », il conviendrait, à notre avis, d'utiliser celui de « localité » lorsqu'il apparaît dans le discours académique ou administratif, et celui de « bourg », dans un contexte moins formalisé. Le terme anglais en usage auprès des instances européennes est celui de *locality*, voir [http://ec.europa.eu/eurostat/documents/3859598/5916677/KS-RA-11-006- EN.PDF/5bec0655-4a55-466d-9a00-fabe83d54649?version=1.0] (consulté le 1^{er} mars 2017).

l'ensemble des quatre pays en 1960⁹), la ville nordique en général, et suédoise en particulier, se définit moins par son noyau identifiable, que par son contour flou. Mélange étrange entre contrôle du territoire et variabilité de ses configurations, la ville en Suède est rigide au centre et de plus en plus liquéfiée à mesure que l'on s'en éloigne. Industrialisation des campagnes (créations des *bruk*, ces manoirs-usines, propres à la Suède¹⁰) et éparpillement des activités agricoles ayant détruit le bourg médiéval (*laga skifte*, que l'on traduit communément en français par « remembrement ») furent entre autres de ces facteurs qui conduisirent à *des villes liquides et hybrides* où la culture et la nature, l'homme et les éléments forment un tout. Ce qui nous amène à notre deuxième paradoxe : la ville suédoise présentant *un caractère uni* à l'échelle nationale en ce qui est de son « centre », peut être *protéiforme quant à son extension*, dont la configuration est déterminée par des contingences locales : périurbanisation, caractère rural ou industriel de la commune, présence de réserves d'eau, tracés des transports, etc¹¹.

À l'intérieur de ces deux paradoxes, l'agglomération urbaine en Suède fait pratiquement sans exception montre d'une sorte de grammaire commune, et ce quelle que soit sa taille. La ville se soumet au paysage au lieu de le dominer. Elle se veut à la fois utilitariste (au sens de John Stuart Mill, le bien-être collectif étant supérieur au bien-être individuel¹²) et individualiste (les formes d'existence publique et privée de chacun sont variées et adaptées ainsi aux besoins individualisés des usagers). Elle est stable du fait de la rigidité de son centre et flexible de par le cadre légal communal et non municipal, qui la régit, et la mobilité potentielle de sa frontière – matérielle, juridique ou même symbolique. Une différence majeure la distingue des agglomérations de l'Europe « continentale » : sous sa forme actuelle, elle est préméditée. Depuis un siècle, l'urbanisme suédois est un urbanisme à « effecteur », si l'on fait appel à un terme, quelque peu démodé, qu'utilisa Henri Laborit dans ses travaux sur la ville inspirés de la cybernétique de Wiener, à la mode à la fin des années 1960¹³. La ville suédoise est une ville à finalité, et dans la partie suivante nous mettrons en question la vision dite « post-moderne » de son évolution.

9 Définition adoptée en 1960 par les quatre États scandinaves (bien qu'appliquée de manière individualisée par la suite), voir également Lars Nilsson, *op. cit.*, p. 309, *passim*.

10 Voir Carl Lagerkvist, *Modell för industrialisering* [Modèle d'industrialisation], 2012, [http://www.mynstkabinettet.se/cash_is_king_1/ekonomisk_historia/industrialisering] (consulté le 1^{er} mars 2017).

11 Voir Marcel Roncayolo (dir.), *Histoire de la France urbaine. La ville d'aujourd'hui. Mutations urbaines, décentralisation et crise du citoyen*, Paris, Seuil, 2001.

12 John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, trad. de G. Tanesse, Paris, Flammarion, 1988 [1861], p. 57.

13 Henri Laborit, *L'homme et la ville*, Paris, Flammarion, 2011 [1971], p. 22-30.

UN SIÈCLE D'URBANISME TÉLÉOLOGIQUE : LE BEAU OU LE BON ?

En 2004, dans *Nordisk arkitekturforskning*, un jeune architecte et théoricien d'urbanisme danois, Tom Nielsen, publia un article programmatique « Ethics, Aesthetics and Contemporary Urbanism »¹⁴. Bien que l'auteur n'y traite pas explicitement la ville nordique, il s'y réfère, aussi bien dans le narratif que dans le choix des visuels, où le matériau scandinave est surreprésenté. Tom Nielsen cherche à démontrer que l'urbanisme contemporain n'obéit plus aux impératifs éthiques, ou en termes appliqués à l'État providence nordique, utilitaristes (ou encore, selon les théoriciens américains d'aménagement du territoire, ceux de « *good city* »¹⁵), ni à ceux de l'esthétique, conditionnés par une translation d'un programme identitaire (que nous pouvons lire comme *urbes* incarnant *civitas*) des usagers ou des instances décisionnaires, ou des deux conjugués. En se rangeant dans le camp de Rem Koolhaas (dont il fait une lecture attentive, bien que quelque peu superficielle, sans percevoir le côté apocalyptique et tragique du maître néerlandais : « La cité n'est plus... »¹⁶), il proclame l'avenir de la ville comme étant résolument « post-moderne », dépourvu de programme, suivant des agendas multiples d'une société fragmentaire et prétendument multiculturelle, ce qui exclut toute approche « morale » de l'urbanisme, en concluant son texte par ce constat définitif : « *The appeal for a new ethics seems to be no more than a theoretical exercise, impossible to translate into specific actions and projects.* »¹⁷ Cette lecture sonne évidemment le glas de la ville nordique contemporaine née, selon Tom Nielsen, dans le sillage de l'épanouissement de la social-démocratie de la fin des années 1940¹⁸. Il est notable que, tout en commençant par une longue introduction philosophique sur le lien (kantien, à l'origine) entre l'éthique et l'esthétique, l'auteur finit par condamner la première, en laissant de côté la seconde. Nous tâcherons dans les lignes qui suivent, et à partir du terrain suédois, de démontrer que c'est précisément la présence permanente de l'esthétique, bien antérieure aux années 1940, qui permit à l'urbanisme nordique de développer et de préserver la finalité éthique (voulu par « l'effecteur »). Le *Enten/Eller* de Kierkegaard se mua, traduit dans la pierre, en *Både og*.

Le XIX^e siècle en Suède est un siècle d'incendies urbains¹⁹. Près de quatre-vingts incendies majeurs ravagent le pays entre 1799 jusqu'au dernier incendie enregistré, celui de Strömstad en 1920. Pratiquement aucune agglomération de

14 Tom Nielsen, *op. cit.*, p. 36.

15 Sur le concept de « *good city* », voir Robert Venturi, Denise Scott Brown, Steve Izenour, *Learning from Las Vegas*, Cambridge [Massachusetts], MIT Press, 1994 [1972], *passim*.

16 Rem Koolhaas, *Vers une architecture extrême*, trad. de J. Bossier, Paris, Parenthèses, 2016, p. 18.

17 Tom Nielsen, *op. cit.*, p. 41.

18 *Ibid.*

19 Comme ailleurs en Scandinavie, depuis le château royal de Fredriksborg jusqu'à la ville d'Ålesund en Norvège.

taille importante n'est épargnée, y compris Stockholm et Göteborg (sept fois en un siècle !). Ainsi le « nouvel urbanisme » suédois est-il motivé au départ par le besoin de recréer le tissu urbain dévasté par les flammes. C'est un urbanisme de « remplacement » : non seulement de l'ancien par du nouveau, mais également du fragile par du robuste, du périssable par du durable, y compris, comme nous le verrons, dans l'usage des matériaux. La ville suédoise, telle que nous la connaissons aujourd'hui, est née littéralement des cendres.

Sur cette contingence endémique se greffèrent des dynamiques continentales, paneuropéennes : industrialisation galopante d'un pays agraire, renouveau identitaire, avènement des nouveaux langages artistiques. Et c'est précisément en ce moment qu'en Europe l'on élabore les premiers concepts d'urbanisme : Haussmann en France, Ildefons Cerdà en Catalogne, Reinhard Baumeister en Allemagne, Patrick Geddes en Grande-Bretagne conçoivent – qui en grand commis, qui en architecte, qui en ingénieur, qui en paysagiste – « la grande ville » industrielle, qui inquiétera tant Simmel et Weber – une synthèse entre *urbes* et *civitas*, entre espace et gouvernance, entre l'atomisation ou la parcellarisation de l'individuel et la gestion du collectif²⁰.

Mais cette invention de l'*éthique* urbaine – d'une *ville-programme* (Henri Lefebvre parle de la « stratégie urbaine »²¹) – n'exclut pas pour autant le maintien de l'*esthétique* urbaine. Paul Claval (qui, soit dit en passant, dans sa brillante *Brève histoire de l'urbanisme* s'appuie sur des exemples allant de Moscou à Haïfa, en passant par l'Europe latine, l'Allemagne et la Grande-Bretagne, néglige superbement la Scandinavie), énonce la dichotomie entre l'*embellissement* urbain issu de la Renaissance et la *fonction* introduite par le progrès technique et social du XIX^e siècle²².

L'exemple suédois nuance cette périodisation : le fonctionnalisme urbain y est précoce. L'étymologie même de la toponymie des agglomérations le montre : un territoire important, à *faible densité*, exigea impérieusement des centres militaires (*borg*), politiques (*stad*, *by*), commerciaux (*köping*), constituant des nœuds névralgiques compacts, autour desquels s'aggrégèrent des aires importantes d'espace non spécifié (fermes et exploitations agricoles, domaines seigneuriaux, massifs forestiers, réserves aquatiques). Or, il faut attendre la fin du XIX^e siècle pour que le programme d'embellissement soit clairement – et tardivement – explicité et mis en pratique afin d'« habiller » et d'« ennoblir » (Claval²³) *la fonction*. Gustaf Wickman, Erik Josephson, Carl Berggren et bien sûr, Ragnar Östberg et Ferdinand Boberg, dotèrent la ville suédoise d'une nouvelle grammaire esthétique.

20 Max Weber, *op. cit.*, p. 208 ; sur les dangers de la « ploutocratie urbaine », voir Georg Simmel, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, trad. de J.-L. Vieillard-Baron, Paris, Payot, 2013 [1902].

21 Henri Lefebvre, *La révolution urbaine*, Paris, Gallimard, 1970, p. 180-181.

22 Paul Claval, *Brève histoire de l'urbanisme*, Paris, Fayard/Pluriel, 2014, p. 201.

23 *Ibid.*

Comme ailleurs en Europe à la même période, elle traduisait en langage architectural l'institution publique ou privée : hôtels de ville, avec comme parangon, celle de Stockholm, banques, théâtres, gares, hôtels, établissements éducatifs. Embellir le quotidien, ennoblir l'ordinaire, transcender l'immanent – ce ne sont pas des oxymores dans l'esprit de ceux qui dessinent la nouvelle ville suédoise. La différence par rapport aux dynamiques continentales, c'est la *nécessité* d'inventer de nouvelles formes à la place de celles détruites par le feu.

L'exode rural assorti, nous l'avons déjà dit, d'une démarcation poreuse entre la campagne et la ville accompagna cette première vague de la refonte du tissu urbain, que les spécialistes suédois observent lors de la période 1840-1920²⁴, qui commence avec l'« irruption urbaine » (*urbana genombrottet*) des années 1840-1855²⁵. Mais contrairement au continent – surpeuplé – en Suède, c'est la ville qui doit tailler sa place dans les campagnes²⁶. Dans un pays-forêt, nul besoin de penser des cités-jardins. Le paysage y est partout, et aucun architecte suédois ne cherchera à ne pas l'inclure dans la conception de l'urbain. L'eau, la pierre, la forêt, le jeu de hauteurs naturelles, épousent depuis plus d'un siècle les lignes et les courbes des agglomérations. L'espace généreux ne pousse pas les villes vers le haut : le Rouge à lèvres, gratte-ciel emblématique gothenbourgeois de Ralph Erskine, abritant le siège de Skanska (1989), l'obélisque de verre de Sergels torg à Stockholm, ou l'immeuble Turning Torso dominant le quartier réhabilité du port de Malmö sont de ce point de vue-là des extravagances, plus que des suites logiques de l'urbanisme suédois. D'ailleurs, la verticalité faisait peur : dans *Kungsgatan* d'Ivar Lo Johansson (1927), sans doute le meilleur roman sur le renouveau urbain de son temps, la métaphore d'un immeuble à plusieurs étages en train d'être érigé par d'anciens paysans, marqués par l'horizontalité du paysage et du point de vue (au sens optique), illustre remarquablement une ville qui s'étend là où la campagne le lui autorise. Cette cohabitation entre le rural et l'urbain, la ville qui émerge de la campagne pour s'y dissoudre, fait dédramatiser, sinon disparaître, l'opposition entre les deux. Embellir l'urbain ne signifie pas dédaigner le rural : ce n'est pas pour rien que Ferdinand Boberg, un des architectes les plus emblématiques de l'espace public suédois, laisse à sa mort des carnets remplis de croquis des fermes et des hangars de la campagne suédoise²⁷. La ville suédoise du tournant du siècle est une ville *spectaculaire* (peut-être même dans le sens de Debord), mais non une ville *tentaculaire*²⁸.

24 Voir Lars Nilsson, *op. cit.* ; Roger Andersson, *Urbaniseringen i Sverige [Urbanisation en Suède]*, Lund, Uppsala Universitet, 1987.

25 Lars Nilsson, *op. cit.*, p. 172.

26 Thomas Lundén, *Om staden. En Stockholmsgeografi [De la ville. Une géographie de Stockholm]*, Lund, Studentlitteratur, 1999, p. 33.

27 Louise Nyström, « Svenska bilder » i *Anna och Ferdinands Bobergs fotspår efter hundra år* [« Images suédoises », sur les traces d'Anna et de Ferdinand Boberg, cent ans après], Stockholm, Carlsson, 2011.

28 Thomas Lundén, *op. cit.*, p. 38-39.

La préoccupation esthétique, l'inscription dans le paysage, l'embellissement des fonctionnalités ne quitteront que rarement les théoriciens, et jamais les praticiens de l'urbanisme suédois. Le manifeste du fonctionnalisme architectural *Acceptera* (1931²⁹), prônant la rupture d'avec la tradition historique et *a fortiori* historiciste débouchera *in fine* sur l'architecture de Tengbom et d'Asplund, qui iront chercher leur inspiration dans l'Antiquité et non dans la Renaissance ou le baroque. *Miljonprogrammet*, qui introduira en Suède la cité-dortoir périurbaine, incorporera avec plus ou moins de succès l'élément sylvestre dans sa conception de banlieue populaire³⁰. Certes, des projets malheureux, revus, tel celui de Slussen, l'écluse séparant à Stockholm le lac Mälaren du bassin baltique, à l'entrée de Södermalm, objet de reconstruction grandiose, dont on ne connaît pas encore le fin mot, ou le magasin Åhléns en plein cœur de la vénérable cité universitaire d'Uppsala, qui vient d'être remplacé par un nouveau bâtiment après des années de conspuation de la population locale³¹, ou se dressant encore, comme Skatteskrapan (gratte-ciel du Trésor public) à Stockholm, le centre commercial Nordstan à Göteborg, furent des monuments de mécompréhension de la logique de l'espace, le triomphe présumé (et péremptoire) de l'éthique sur l'esthétique. Mais ce sont des épiphénomènes. Le Beau consensuel domine aujourd'hui encore la physionomie de la ville suédoise. Une « bonne » cité n'est pas nécessairement une cité laide. Depuis un siècle, les concepteurs des villes suédoises tentent ainsi d'objectiver ces catégories subjectives, en inscrivant l'embellissement de l'espace dans la téléologie de la conception urbaine. En faisant du « beau » on cherche à faire du « bon », et inversement.

UNIR LE BEAU AU BON : LA VILLE-FOYER OU LE TRIOMPHE DE L'OIKOS

Au même moment où naissent et grandissent des *villes spectaculaires* issues des ravages des incendies naissent de nouveaux styles architecturaux : historiciste (reprenant le langage patrimonial et identitaire), fonctionnaliste (cherchant à s'affranchir de la tradition et internationaliser la grammaire formelle), éclectique (mélange de deux tendances précédentes, donnant naissance en Suède à un style propre, Swedish Grace, alliant à la fois l'art déco continental, le modernisme fonctionnaliste et la relecture des formes ancestrales). Chacun est différent, mais tous sont voués à conférer de la *beauté subjective*, et donc individuelle, ancrée

29 Gunnar Asplund, Wolter Gahn, Sven Markelius, Gregor Paulsson, Eskil Sundahl, Uno Åhrén, *Acceptera*, Stockholm, Tiden, 1980 [1931].

30 Göran Hägg, *op. cit.*, sur la revisitation des projets de *Miljonprogrammet*, voir les travaux de l'architecte Gert Wingårdh, [<http://www.wingardhs.se>] (consulté le 1^{er} mars 2017).

31 Pour le compte-rendu de ces débats, voir [<http://barabild.se/Ahlens-i-Uppsala>] (consulté le 1^{er} mars 2017).

dans la *perception* (Alain³²), à l'*utilité objective*, partagée, collective, gommant ainsi l'antinomie éthique/esthétique. Ce n'est pas par hasard qu'en pleine urbanisation industrielle voit le jour en Suède le mouvement intellectuel qui détermine la conception de l'espace scandinave jusqu'à nos jours : le culte du foyer (*ett hem*). Ellen Kay, auteur d'un best-seller européen, *Skönhet för alla* (*La beauté pour tous*)³³, et conceptrice de sa propre maison, la villa Strand lovée dans la verdure qui cache la rive orientale du lac Vättern ; Carl Larsson, un des peintres suédois le plus cotés de son temps rédigeant et illustrant un autre ouvrage ayant fait le tour d'Europe qu'il intitule en toute simplicité *Ett hem* (Un foyer)³⁴, où il raconta et représenta à l'aquarelle avec son trait inimitable la vie quotidienne de sa famille à Sundborn, une propriété construite en Dalécarlie ; Selma Lagerlöf, ayant consacré une moitié de sa vie à récupérer le manoir de ses parents après la faillite de son père, et que le prix Nobel lui a permis de racheter et de faire revivre³⁵, autant de personnalités artistiques de tout premier plan, qui ont à la fois théorisé et matérialisé – par leur œuvre et par la réalité de leurs propres demeures, ce topos principal de la société suédoise moderne. Nid, foyer, maison, demeure, abri, refuge, havre, âtre : le lien entre l'homme et son espace intime devient rapidement fondamental. Toutefois, dans son mécanisme intellectuel, il s'agit d'une construction différente de « *My house is my castle* » : la maison devenue la Maison n'est pas un ermitage. Visible, ouverte, transparente, elle regarde et se laisse regarder.

On a souvent rallié l'uniformisation des intérieurs nordiques. Or il ne s'agit pas en l'occurrence uniquement d'un reflet d'une société collectiviste et mimétique, dans laquelle la communauté secrète son propre conformisme. Certes, l'imitation telle que l'a décrite Gabriel Tarde est consubstantielle à la société scandinave et une lecture tardienne peut en être faite de façon éclairante³⁶. La logique imitatrice (le château d'eau de Tarde qui irrigue la société du haut de l'échelle vers les couches populaires) fit bon ménage avec l'idéologie de la mesure de l'État providence : la vulgate des originaux tels que M^{me} Kay ou Carl Larsson, reprise par des entreprises de *design* et d'objets d'intérieur, devint rapidement la grammaire du quotidien suédois, partagé dans ses grands traits par toutes les classes sociales. Mais au lieu d'appauvrir la notion de *hem*, suivant la logique de Tarde, voire de la remplacer par celle d'un modèle post-moderne, comme l'entend Tom Nielsen, ce mouvement se mua en une nouvelle normativité.

32 Alain (Émile Chartier), « Le problème de la perception », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1900, [http://classiques.uqac.ca/classiques/Alain/probleme_de_la_perception/Probleme_de_perception.pdf] (consulté le 28 février 2017).

33 Ellen Kay, *Skönhet för alla. Fyra Uppsatser* [La beauté pour tous. Quatre études], Stockholm, Bonnier, 1897, p. 34.

34 Carl Larsson, *Ett hem*, Stockholm, Bonnier, 1899.

35 Selma Lagerlöf, *Mårbacka*, Stockholm, Bonnier, 1922.

36 Gabriel Tarde, *Les lois de l'imitation. Étude sociologique*, Paris, F. Alcan, 1880.

Il est communément admis que l'architecture d'intérieur découle des tendances de l'architecture d'extérieur. Or, l'exemple scandinave renverse cette logique. La métaphore de foyer protecteur, mais ouvert (conceptualisée récemment en tant que cadre existentiel au Danemark, sous l'appellation de *hygge* par Meik Wiking³⁷, et faisant le bonheur des revues féminines), quitta les murs des maisons pour investir l'espace extérieur. La ville scandinave est le contraire du Paris de Bachelard : « À Paris il n'y a pas de maisons. [...] Le numéro de rue, le chiffre de l'étage fixe la localisation de notre "trou conventionnel" (Claudel), mais notre demeure n'a ni espace autour d'elle, ni verticalité en elle. [...] Les maisons n'y sont plus dans la nature. Les rapports de la demeure et de l'espace y deviennent factices. Et la vie intime y fuit de toute part. »³⁸ Au-delà des préceptes urbanistiques des concepteurs, de la gestion des fonctionnalités, de l'organisation des flux, des logiques de gouvernance, des rivalités internes et externes, de la mono- ou pluricentralité, la ville continentale européenne oppose historiquement l'intérieur à l'extérieur, le dedans formaté au dehors formateur. Le modèle urbanistique scandinave, dont la ville suédoise, pour des raisons historiques et géopolitiques, reste la matrice, tel qu'il fut pratiqué au cours du siècle dernier reprend les principes organisateurs de la cité antique, le *polis* d'Aristote, où l'espace se construit selon les lois d'une *maisonnée*. La ville suédoise est pensée comme un foyer à ciel ouvert – ce n'est pas pour rien que la métaphore préférée de la société de la social-démocratie depuis Per Albin Hansson est celle de Folkhemmet : l'État comme « foyer du peuple »³⁹. L'urbanisme suédois sous sa forme moderne traduit une exaltation d'*oïkos* (οἶκος), de la *maisonnée*, où les rapports familiaux sont inséparables du cadre spatial qui l'abrite. Aristote dans *Politiques* décrit en détail le plan d'une demeure type, faisant de l'espace *intime*, cher à Bachelard, l'unité constitutive de l'espace « *extime* » : l'intérieur est cosmique et universel, et l'extérieur s'organise et se gouverne à son image⁴⁰. L'*oïkos* de la ville suédoise ne devrait pas se lire comme une transposition mécanique de la structure familiale à la structure urbaine (Aristote précise d'ailleurs qu'« une cité est par nature antérieure à la famille et à chacun de nous »)⁴¹. Mais la grammaire rigide de l'urbanisme fonctionnel élaboré au cours du XX^e siècle qui se retrouve jusque dans la répétition des toponymes d'une agglomération à l'autre – Stora torget (« Grande place »), Gågatan (« Rue piétonne »), Stadsparken (« Jardin municipal »), Kulturhuset (« Maison de la culture » réunissant des institutions culturelles de la cité : bibliothèque, musée, théâtre) – confirme cette conception d'une ville comme un logis collectif. D'un autre côté, l'*oïkos* c'est un culte voué à la vie de tous les jours : d'où

37 Meik Wiking, *The Little Book of Hygge. The Danish Way to Live Well*, Londres, Penguin, 2016.

38 Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 2015 [1957], p. 42-43.

39 Sur l'archéologie de l'expression, voir Anders Isaksson, *Per Albin. Partiledaren*, Stockholm, Wahlström & Widstrand, 2000, p. 190, *passim*.

40 Aristote, *Les politiques*, trad. de P. Pellegrin, Paris, Flammarion, 1990, p. 76-93.

41 *Ibid.*, p. 92.

le peu de compréhension des Nordiques pour le concept si hexagonal de « grands travaux » (présidentiels, notamment). « Ayez d'abord maison, femme et bœuf de labour », la ligne d'Hésiode, qu'Aristote cite doctement, constitue le fondement même de la société nordique. Aussi en 2004, lors d'une campagne électorale, où désormais, comme le précisait le politiste Bo Rothstein, il ne s'agissait plus pour le centre gauche et le centre droit de débattre autour de l'État providence, mais de laisser l'électorat décider quelle formation serait davantage à même de le gérer au moment T⁴², les candidats sociaux-démocrates écrivaient dans un communiqué : « *Precis som när vi byggde folkhemmet handlar det om ansvarstagande. Då kanske mest en familjetanke och klasstanke* » (« Tout comme lorsque nous bâtissions le Folkhemmet, il est question de prendre ses responsabilités. Alors il s'agirait plutôt d'une pensée de responsabilité familiale et sociale »)⁴³. Les usagers de la ville, sont-ils de fait membres d'une famille urbaine ?

La ville suédoise raffinée d'un Ferdinand Boberg ou d'un Gustav Asplund ; celle, mégalomane, de *Miljonprogrammet* ; celle prétendument postmoderne d'un Gert Wingårdh ou d'un Thomas Sandell, ne déroge jamais à ce principe. Ville spectaculaire de l'ère industrielle, ville sociale de l'apogée de l'État providence, ville durable du début du XXI^e siècle, elle se conçoit à l'instar des demeures d'Ellen Kay et de Carl Larsson : mélange organique de l'ancien et du moderne, du noble et du populaire, du patrimoine et de la technologie, de l'architecture et de la nature, du pragmatique et du contemplatif. Le droit à l'esthétique en constitue l'éthique, l'ambition de l'éthique l'esthétise. Le modèle urbain suédois repris largement dans les États scandinaves est un objet d'exportation. Les Pays-Bas et la Belgique, les États baltes, des agglomérations moyennes allemandes et françaises appliquent de plus en plus ses principes déclinés selon le système de coordonnées politique, la tradition historique, le déterminisme géographique donnés. Pour les mégapoles européennes, le concept de la ville-maisonnée est difficilement applicable, mais là aussi, le modèle de Lagos ou des villes-mondes chinoises chantées avec génie par Rem Koolhaas⁴⁴ et caractérisées avant tout par la parcellarisation qui se veut post-moderne, est sérieusement interrogé par des communes satellitaires de la périphérie qui résistent vaillamment. Le culte de quartier, d'un village dans la ville, d'une banlieue décentrée, autosuffisante, recréent des identités urbaines et un urbanisme identitaire. « L'urbanisme ne cherche pas à modeler l'espace comme une œuvre d'art. C'est l'espace politique qu'il façonne », écrivait Lefebvre⁴⁵. L'exemple suédois le contredit. L'esthétisation du quotidien y continue à modeler l'espace

42 Bo Rothstein, *Den korporativa staten. Intresseorganisationer och statsförvaltning i svensk politik* [L'État corporatif. Organisations de défense d'intérêts et la gestion étatique], Stockholm, Norstedts, 1992, p. 23, *passim*.

43 [http://www.orebro.sap.se/local/orebro.sap.se/file/temStandard/radslag_2005_det_grona_folkhemmet.pdf] (consulté le 28 mars 2017).

44 Rem Koolhaas, *S, M, L, XL*, Rotterdam, 010 Publishers, 1999.

45 Henri Lefebvre, *op. cit.*, p. 238.

urbain éthique. Cela ne le dépolitise pas. La ville suédoise demeure un territoire au sens de Raffestin et de Claval, un lieu de rivalités à des échelles multiples au sens de Lacoste et de Harvey. Mais l'incompressible conflictualité d'un espace politique n'arrive pas pour l'heure à en changer la nature profonde : l'ode de chaque instant au quotidien, le triomphe de l'intime ultime, dans un monde où la racine de la maison reste le dernier privilège de l'homme déraciné.

CONCLUSION

Ces considérations ne prétendent aucunement à une analyse exhaustive de l'urbanisme suédois. Contrairement à ce qu'entendent les chantres de la désagrégation du modèle urbain nordique, il s'est montré adaptable à de nombreux bouleversements sociétaux. Sa spécificité tient des particularismes historiques, géographiques et sociopolitiques de la Suède, mais également de l'importance des théories socioesthétiques. Au lieu de s'émanciper de l'emprise du quotidien, les urbanistes et les architectes suédois privilégient depuis plus d'un siècle une vision que Xavier de Bayser appelle « oïkonomie »⁴⁶ : l'ingénieur financier français se joue ici élégamment des termes « ménager » et « manager ». L'agglomération suédoise, ville-phénix, est conçue comme un résultat des théories du bien-être du début du XX^e siècle, de la vision du dedans projeté au-dehors, de la porosité voulue entre l'espace privé et public, intime et « extime ». Ville-miroir, elle oppose la poétique de la maison de Bachelard à la négation du quotidien par Lefebvre. Toutefois, dernièrement, cette même ville suédoise subit une épreuve d'une ampleur dramatique sans précédent : celle d'être devenue une terre d'accueil⁴⁷. Affrontements intercommunautaires, cataclysmes et naufrages identitaires, poussée de l'extrême droite, ancrée dans l'espace, création de nouvelles zones périurbaines obéissant à des logiques nouvelles : nous avons choisi de ne pas l'évoquer dans cette étude, puisque la gravité de ces thématiques mérite une réflexion à part entière. De nouvelles représentations, de nouveaux enjeux, de nouveaux défis politisent l'espace et polarisent ces usagers. Le reflet de cette réalité sociale inédite affecte les décideurs à tous les niveaux de gestion et d'aménagement du territoire. La ville-foyer, dont nous avons tenté de dresser la genèse sous sa version idéale (ou tout au moins, idéalisée) saura-t-elle l'être pour tous ceux qui frappent à ses portes ?

46 Voir Xavier de Bayser, *Le petit livre du développement durable*, Paris, Archipel, 2009.

47 Voir Philippe Subra, *Géopolitique de l'aménagement du territoire*, Paris, A. Colin, 2014.